

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 5.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 5 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 FEVRIER 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: No. 319, Rue St. Antoine, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne.—L'expédition anglaise au Pôle Nord.—Nos Gravures: L'hon. Charles Nolin: Feu Thon. Juge Baudry: Le Pansément: Le Salon et le Pavé: L'incendie de la Frégate-Ecole le *Goliath*.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Une étrange Maladie.—Mémorial Néerologique: Feu Madame Desrochers.—L'esprit de contradiction.—Pour rire.—Un exemple à suivre.—Notre nouveau feuilleton.—Nos collaborateurs.—Poésie: L'Algonquien.—La souillure des rivières.—Un Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres (suite).—De la bonne volonté.—Hygiène.—Paroles d'or.—Nouvelles diverses.—Feuilleton: Aventuriers et Corsaires (suite et fin).—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES:—Le Salon et le Pavé: Le Pansément: Feu Thon. Jos. Ubalde Baudry: L'hon. Charles Nolin: Incendie de la Frégate-Ecole le *Goliath*, dans la Tamise, près de Londres.

## REVUE EUROPÉENNE

La situation européenne au commencement de l'année 1876, est loin d'être aussi calme et aussi rassurante qu'elle l'était il y a seulement cinq ou six mois.

Le point noir qui apparaît à l'horizon est cette éternelle question d'Orient qui, depuis si longtemps, est le cauchemar des diplomates, et qui, après avoir amené, à la suite de tant d'autres complications la guerre de Crimée, est encore grosse de périls et de tempêtes comme au premier jour.

La révolte de l'Herzégovine a été le premier symptôme de cette nouvelle crise, symptôme aggravé par l'achat que le gouvernement anglais vient de faire des parts du Khédivé dans le canal de Suez.

L'Herzégovine est une province slave, incorporée de force dans l'empire Ottoman, et qui, tout en possédant une certaine indépendance, n'a jamais cessé d'espérer d'être délivré complètement du joug musulman. Les événements qui s'y passent fournissent à l'ogre russe un excellent prétexte d'allonger un de ses grands bras du côté du Bosphore, tandis que de l'autre il menace plus que jamais la domination anglaise dans l'Inde. L'Angleterre, agitée à ce dernier endroit, de préoccupations qui ont déterminé la visite du Prince de Galles, et les féériques démonstrations par lesquelles elle tente d'augmenter son prestige et d'affermir sa puissance dans l'extrême Orient; l'Angleterre ne s'est sentie aucunement rassurée par l'imminence d'une crise ottomane. Avec ce tact, cette hardiesse, cette promptitude d'action qui signalaient autrefois sa politique extérieure, et que le régime égoïste et matérialiste des Bright et de Gladstone semblait avoir relégués parmi les choses légendaires, elle s'est emparée de la clef de la situation, en profitant habilement des embarras de l'Égypte, et de ceux de la compagnie de l'isthme de Suez. On peut aujourd'hui parodier un mot célèbre, et dire que la Méditerranée est un lac anglais. Gibraltar et Suez en sont les deux issues les plus importantes.

La presse française a paru voir un acte peu gracieux et peu honnête de son ancienne alliée dans ce coup-d'état habile, et il faut bien le dire, légèrement sournois.

Le canal de Suez est une œuvre française, et il est bien pénible pour la France de voir que tout le génie, toute la persévérance de M. de Lesseps, tous les sacrifices des capitalistes qu'il avait su grouper autour de lui, servent en définitive à son ancienne rivale, à sa douteuse alliée. Cependant, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, quel parti la France pouvait-elle tirer de cette grande entreprise? Et ne vaut-il pas mieux pour elle quelle tombe entre les mains de l'Angleterre, que dans celles de la Russie, ou de quelqu'une des autres puissances du Nord? Ce n'est pas précisément du Nord aujourd'hui que vient

la lumière; mais c'est bien de là que vient la foudre!

L'Angleterre commence déjà à regretter les conséquences de sa politique égoïste à l'égard de la France, conséquences désastreuses à tous les points de vue; et quand l'heure de la lutte suprême pour la domination de l'Asie aura sonné, si la France peut être sauvée, elle le sera alors par son ancienne ennemie, qui aura nécessairement besoin de son concours.

Il faudra pour cela que les événements ne se précipitent point trop rapidement, car aujourd'hui notre ancienne mère-patrie est encore éloignée du temps où elle pourra jouer un rôle important en Europe, même avec l'aide de l'Angleterre. Sans doute que ses forces vitales sont grandes encore, mais plus que jamais elle est déchirée par les factions; tout le monde y prêche l'union, le patriotisme; mais personne ne veut réellement faire à la patrie le sacrifice de ses rancunes, encore bien moins celui de ses intérêts personnels. Non-seulement la république n'est point, selon le mot d'un de ses hommes d'état, le gouvernement qui la divise le moins, c'est au contraire celui dans lequel les partis s'émiettent le plus. Des partis, on en est descendu aux fractions de partis, des fractions aux groupes, sans compter les individualités qui, agitées par mille passions ou mille besoins contraires, se promènent d'un groupe à l'autre, d'une fraction à une autre. Les médiocrités abondent, et à force d'intrigues et de combinaisons elle supplantent les hommes d'une valeur réelle, dont plusieurs restent dans l'isolement. Tout est provisoire, et pour prolonger ce provisoire on écarte surtout avec acharnement tout ce qui aurait une chance de devenir permanent. La guerre des partis ne consiste pas autant à triompher pour son propre compte, qu'à retarder le triomphe des autres. Il faut une étude particulière pour se débrouiller et se démêler parmi toutes ces réunions, tous ces groupes, toutes ces individualités qui sous-divisent presque à l'infini les divisions, déjà cependant assez nombreuses, de la droite, du centre droit, du centre gauche et de la gauche. Peut-être est-il permis d'espérer que grâce à cet éparpillement, les factions disparaîtront un jour, et que deux grands partis se retrouveront en face l'un de l'autre, comme cela doit être dans tout pays constitutionnel; ce serait le bien résultant de l'excès du mal.

Pour donner une idée de ce morcellement du domaine politique, nous emprunterons quelques renseignements à un article intitulé; *l'Echiquier Parlementaire*, reproduit dernièrement par le *Canadien*. D'après cet article les royalistes se sous-diviseraient en royalistes légitimistes purs, en royalistes intransigeants, en royalistes légitimistes modérés, en royalistes constitutionnels; les bonapartistes, en bonapartistes patients et en bonapartistes impatientes; enfin les républicains, en républicains de circonstance, républicains de profession, républicains radicaux, républicains intransigeants. Ces diverses nuances auraient donné lieu à douze réunions distinctes dont voici l'énumération, et dont les noms plus ou moins étranges offriront à nos lecteurs l'idée de la Babel politique la plus étonnante que l'on puisse imaginer. 1o. la réunion Colbert; 2o. les cheu-légers; 3o. la réunion des réservoirs; 4o. le centre droit; 5o. le groupe de Clercq; 6o. l'appel au peuple; 7o. le centre gauche; 8o. la gauche républicaine; 9o. l'union républi-

caine; 10o. les intransigeants; 11o. le groupe Léonce de Lavergne; 12o. la réunion Pradié. Mais n'allez pas croire que dans chaque réunion, dans chaque groupe on soit absolument animé du même esprit. Ainsi, parmi les cheu-légers, l'écrivain auquel nous empruntons cette statistique parlementaire, nous apprend que MM. de Franclicu et du Temple sont absolument indépendants, et "sont intransigeants parmi les intransigeants." Il en est de même dans tous les autres groupes, où des individualités tranchent assez vivement sur la nuance la mieux portée par leur confrères. "Il est rare, cependant, qu'une fois engagé dans une réunion, un député conserve toute sa liberté, et qu'enchaîné par une discipline rigoureuse il ne soit entraîné à voter, non selon son opinion personnelle, mais suivant son parti."

De tous ces partis, celui qui a fait le septennat, et sur lequel le Maréchal MacMahon s'est assez généralement appuyé pour gouverner, c'est le centre droit, qui renferme aussi les trois individualités les plus puissantes de l'Assemblée, après M. Thiers et M. Gambetta. Ce sont les trois ducs, comme on les appelle, les ducs de Cazes, de Broglie et d'Audiffret Pasquier. M. Buffet, que l'on a enlevé à la présidence de la Chambre pour le porter au pouvoir, peut être classé aussi dans cette catégorie de conservateurs modérés, acceptant la république pour ce qu'elle vaut, et travaillant, en dépit des exagérés et des ambitieux, à faire de l'ordre avec du désordre, et à procurer à la France ce dont elle a le plus de besoin, un peu de repos, un peu de patience, en un mot le temps d'attendre des jours meilleurs et des circonstances plus favorables. M. de Broglie avait eu, comme ministre, le sort que M. Thiers avait eu comme président. On s'est lassé de lui, on s'est défié de lui, on l'a abandonné; mais d'un tempérament moins ardent que l'ancien président, quoique beaucoup plus jeune, il a supporté le revers avec plus de calme, et ne s'est point lancé comme lui dans de nouvelles aventures politiques. M. Thiers est de ces hommes qui, même à l'âge le plus avancé, croient pouvoir changer de rôle et recommencer la vie comme s'ils avaient un long avenir devant eux. On se rappelle le mot qu'inspira à M. Guizot cette cinquième ou sixième jeunesse de son ancien rival. Quelqu'un lui disait: "M. Guizot c'est pour vous le temps de vous lancer de nouveau dans la politique active." "Oh! non," répondit-il malicieusement, "je suis trop vieux pour cela. C'est bon pour M. Thiers qui est encore jeune." Or M. Guizot avait alors 85 ans et M. Thiers 75.

M. Buffet, que l'on a fait premier-ministre un peu malgré lui, avait eu jusqu'ici la main assez heureuse; mais il vient d'éprouver un échec assez sérieux, échec personnel, il est vrai, qui ne peut cependant manquer de rejaillir sur son gouvernement. On sait que l'Assemblée, dont le mandat va expirer, est à la fois une Assemblée législative et une Assemblée constituante. C'est-à-dire qu'elle s'est arrogée ces deux pouvoirs. Elle vient de décréter la constitution d'une seconde chambre, d'un sénat parti élu par le peuple, partie élu par l'Assemblée elle-même, et pour la vie. Or, grâce aux roueries du scrutin, aux combinaisons plus ou moins perfides des groupes et des fractions de partis, dans une assemblée en si grande majorité conservatrice, non-seulement la gauche a obtenu dans l'élection des sénateurs un succès remarquable, mais le pre-

mier ministre, après deux jours de ballottage, a dû retirer sa candidature personnelle.

A vrai dire, dit la *Revue des Deux Mondes*, M. Buffet a manqué de sagacité; avec plus de pénétration il aurait vu ce qu'il y avait de périlleux à se jeter dans cette mêlée d'opinions, d'intérêts, d'ambitions s'agitant autour des sièges sénatoriaux, et il se serait épargné une pénible déconvenue. M. Dufaure et M. Léon Say ont été plus habiles, ils n'ont songé à aucune candidature dans l'Assemblée. Ils peuvent voir tranquillement défiler le cortège des sénateurs évincés et déçus—qui pourtant la veille encore semblaient si certains et si heureux de réussir! Pour plus de prévoyance et de sûreté, M. Buffet n'aurait dû se présenter pour le sénat, ni dans l'Assemblée, ni dans son département; il devait attendre l'élection des députés. Alors, du moins, il serait arrivé jusqu'au bout, jusqu'au jour du grand scrutin (celui de la nouvelle Assemblée législative), avec un ascendant personnel intact....

Or, que résulte-t-il de cet incident particulier des élections sénatoriales? On ne peut se dissimuler que depuis huit jours il y a quelque chose de changé! Comme homme public, M. Buffet peut se mettre au-dessus d'une défaite; comme chef de cabinet, il n'a plus, jusqu'à un certain point, l'intégrité de sa situation. Si ce n'était encore qu'une situation parlementaire, ce ne serait rien: l'Assemblée achève de vivre et va disparaître; évidemment, c'est plus que cela, l'autorité de M. le ministre de l'Intérieur est plus ou moins frappée, plus ou moins diminuée devant le pays; même devant son administration, qui, en restant obéissante, peut être ébranlée.

Pour ce qui concerne les élections démocratiques au sénat, le parti conservateur espère se rattraper dans les élections des départements et dans celles de la nouvelle Assemblée législative. Il compte surtout sur la substitution du scrutin d'arrondissement au scrutin de liste, substitution qu'il a emportée à une grande majorité. L'événement dira bientôt ce qu'il peut y avoir de certitude ou d'illusions dans ces calculs.

L'Assemblée qui va mourir, ou plutôt qui est morte maintenant, a plusieurs bons points en sa faveur. Sans parler de la constitution du Sénat, qui est certainement un progrès au point de vue de la stabilité des institutions, elle a donné deux gages importants aux idées religieuses: le décret qui autorise l'expropriation pour cause d'utilité publique, pour l'érection de la grande église votive et expiatoire du Sacré-Cœur à Montmartre, et la loi de l'instruction supérieure, dont les catholiques ont déjà fait un si prompt et si noble usage en fondant plusieurs universités libres. Si la réaction bien naturelle, que les horreurs de la Commune et les malheurs de la guerre ont causée dans toute la France a été pour beaucoup dans ces résultats, l'énergie, l'habileté et le courage du digne évêque d'Orléans, et la légitime popularité qu'il s'est acquise, ont contribué aussi pour une grande part, à obtenir de la nouvelle république ce que la monarchie constitutionnelle et l'empire avaient toujours refusé. Mgr. Dupanloup a reçu immédiatement une double récompense de ses efforts, la première, et de beaucoup la plus auguste, dans une lettre du Souverain Pontife qui le félicite et le remercie; l'autre, dans le grand nombre de votes qui a assuré son élection en première ligne au nouveau Sénat.

Tandis que la France élabore péniblement et difficilement sa nouvelle constitution, et tient encore plus difficilement en bride les ambitions et les passions des trois grands partis monarchiste, impérialiste et socialiste, qui chacun de leur côté brûlent du désir de tout renverser pour arriver, l'Espagne continue à être la proie de la guerre civile, et se voit menacée de perdre Cuba, de plus en plus attirée vers l'Inde-

pendance, qui, pour elle, signifie une annexion plus ou moins prochaine à la République Américaine; l'Italie se traîne à travers les crises et les embarras financiers, et rend de plus en plus pénible la situation de la grande institution qui faisait sa gloire, et qui, encore aujourd'hui, fait de Rome le point le plus on évidence de l'univers; l'Allemagne accessible de ses prévenances et de ses caresses le nouveau royaume qu'elle compte bien ranger de son côté contre la France, le jour où celle-ci pourra songer à prendre sa revanche, et ses gouvernants travaillent de toutes leurs forces à affaiblir dans tout l'empire l'influence catholique, lui faisant l'honneur de la croire naturellement hostile à tous les projets injustes et despotiques; enfin, comme nous l'avons dit en commençant, l'Angleterre et la Russie se préparent à la lutte, qui, un jour ou l'autre, devra s'élever en Orient, et qui sera peut-être précipitée par les grands efforts que font ces deux puissances pour n'être pas prises au dépourvu. Les réflexions suivantes, que nous empruntons au *Correspondant*, quoiqu'elles n'aillent point aussi loin que nous l'aurions voulu, au sujet des consolations que la France peut trouver dans le désappointement que lui cause l'achat des actions du Khédive par l'Angleterre, sont cependant empreintes d'une certaine résignation philosophique, et viennent dans une certaine mesure à l'appui de l'idée que nous nous sommes permis d'exprimer. Elles terminent convenablement ce premier et rapide coup-d'œil sur la situation politique de l'Europe :

« Que les 177,000 actions du Khédive soient différées ou non; que dans le conseil des actionnaires, elles ne donnent pas d'autre autorité que celle de dix voix à leur nouveau possesseur; que cet achat oblige l'Angleterre à une intervention incessante, difficile et même un jour, dangereuse; que ces raisonnements ne compensent ni la surprise, ni l'indignation, ni la tristesse que cette nouvelle a causée parmi nous. Ce qui est visible, en effet, c'est que pour ce coup de commerce politique dont elle savait bien qu'elle nous blessait, l'Angleterre a profité des circonstances où la France est faible et incapable de résister même à l'outrage; c'est que l'Angleterre porte sa main sur un bien que nous considérons presque comme le nôtre; c'est qu'elle se prépare ainsi en Egypte une sorte de domination plus ou moins prochaine, et cela à une heure ténébreuse où quelques-uns trament au-dessus de nations impuissantes à se défendre, des complots où la France est exclue et dans lesquels on prononce son nom. Mais aujourd'hui que dire, et quel effort nous est possible? Notre diplomatie a été informée; elle n'a rien ignoré, bien qu'elle n'ait rien pu; et ce serait une injustice que de l'accuser d'avoir, par une indifférence complaisante, continué cette politique impériale, qui, de la Crimée au Mexique et ailleurs, semblait avoir pour maxime ces mots nouveaux dans notre histoire: *Gesta Anglorum per Francos*. Hélas! il aurait fallu à notre gouvernement dans cette affaire que derrière ses financiers il pût montrer ses soldats; il aurait fallu pouvoir braver certains mécontentements en Europe, n'avoir pas des mains captives ou des armes incomplètes, être forts pour être libres. Cette force et cette liberté qui nous manquent, rien ne sert de les pleurer; travaillons plutôt. Rien ne sert, non plus, de nous livrer à de stériles colères; il est plus digne aux nations malheureuses de se taire et de rester calmes, que de déclamer sans pouvoir agir ou d'agir sans pouvoir rien faire. Ayons cette patience courageuse, celle de la foi et de l'espérance. Sachons attendre, nous préparer à une meilleure fortune, nous souvenir, et si nous avons de la France une pitié véritable, sachons nous aimer et nous unir; ce sont des devoirs qui de moment en moment nous sont et plus impérieux et plus utiles. »

Excellents conseils auxquels de tout notre cœur nous disons: *Ainsi soit-il*, non-seulement pour le compte de la race française en Europe, mais aussi pour les descendants des Français dans la partie du monde que nous habitons! P. C.

Québec, janvier 1876.

## L'EXPÉDITION ANGLAISE AU POLE NORD

M. le Dr. Rochefort donne, dans les *Archives de médecine navale*, sur les préparatifs de cette expédition, des détails pleins d'intérêt :

« ... Pour les longues explorations en traîneaux, l'on a adopté une préparation nutritive qui a déjà fait ses preuves dans les expéditions polaires, notamment dans celle du malheureux et désormais illustre capitaine Hall. Cette préparation, désignée sous le nom de *pemmican*,

n'est autre chose que de la viande de bœuf, dégraissée, mise au four, et desséchée avec assez de soin et assez de lenteur pour qu'elle ne perde point son jus; elle est ensuite imbibée de graisse, puis desséchée de nouveau, mise sous la meule, et réduite en poudre, enfin comprimée de manière à former des pains ou gâteaux de cinquante livres environ. La ration est d'une livre par homme et par jour; on estime que cette quantité équivaut à environ trois livres de bœuf.

« Le biscuit emporté dans ces voyages est renfermé dans des caisses de fer-blanc, revêtues d'une couche de caoutchouc. La ration est de quinze onces par homme et par jour. On expérimentera, pour la première fois, une nouvelle sorte de biscuit préparé au moyen d'un mélange, à parties égales, de farine et de pemmican.

« Une ingénieuse marmite portative, enveloppée de molleton, permettra, pendant ces voyages, de distribuer du thé ou du chocolat, et de faire fondre la glace pour remplir les gourdes dont chaque homme est muni. Les traîneaux emporteront également une certaine quantité de rhum à 40 degrés.

« L'habillement a été très-soigneusement étudié. L'étoffe adoptée pour les vêtements est une sorte de molleton de laine d'un tissu très-serré, qui s'épaissit au lavage, et qu'on désigne, en anglais, sous le nom de *duffle*.

« On utilisera également les vêtements de peau de phoque, et même les fourrures, malgré leurs inconvénients, connus de tous les hommes compétents. Dans ces climats, en effet, chaque poil de la fourrure ne tarde pas à devenir le centre et le noyau d'un glaçon; le vêtement est rendu, par suite, imperméable à la transpiration cutanée, d'où une humidité nuisible du corps et des habits.

« L'expédition possède des bottes de divers modèles, les unes à semelles de cuir, d'autres à semelles de liège; toutes ont les tiges garnies de molleton, assez hautes pour dépasser le genou et protéger les cuisses.

« Pour marcher dans la neige sèche, on pourra faire usage des mocassins en forte peau de chamois.

« Voici le détail du costume adopté pour les voyages en traîneaux :

« La tête est enveloppée d'une sorte de perruque en molleton dit *Welsh wig*, qui couvre le front, la nuque, et qui est, sans doute, analogue à ces coiffures en usage chez certaines populations de la côte de Bretagne, à Roscoff et au bourg de Batz, par exemple. Un bonnet de peau de phoque recouvre le tout. La face est protégée par une sorte de voile en molleton, et les yeux par des lunettes bleues, entourées d'une toile métallique, et dont la monture est garnie de peau de chamois.

« Deux ou trois vareuses de laine ou de flanelle, et un large vêtement de molleton, couvrent le tronc. On passe ensuite un ample pardessus de forte toile de Hollande.

« Les membres inférieurs sont protégés de la même manière: les pieds sont enveloppés de deux paires de bas, d'une pièce de molleton, d'une troisième paire de bas dépassant le genou, et, pardessus tout cela, la vaste botte arctique. Chaque homme porte sur la poitrine deux paires de bas de rechange.

« Les mains sont couvertes de deux paires de mitaines, l'une en laine, l'autre en molleton; le tout est enfermé dans des gants de peau de phoque.

« Les traîneaux n'emporteront qu'une simple tente de toile pouvant couvrir de six à douze hommes. Dès qu'elle est dressée, on étend sur la neige une toile cirée, puis une large pièce de molleton; chaque homme tire ses bottes, les place à son chevet, pour lui servir d'oreiller, et se glisse dans un sac de forte toile doublée de molleton. Au réveil, la tente n'est plus, à l'extérieur, qu'un bloc de glace; à l'intérieur, comme elle ne possède que deux petites ouvertures d'un pouce et demi de diamètre (environ 0m,04), l'air y est si impur, qu'une allumette ne brûlerait pas.

« Tels sont quelques-uns des points qui m'ont paru dignes d'attirer l'attention dans les préparatifs de l'expédition anglaise. On s'est efforcé de réunir tout ce que la science et l'expérience des expéditions antérieures ont pu suggérer de bon et d'utile. Un vétéran des campagnes polaires, sir Léopold MacClintock, présidait à ces arrangements. »

## NOS GRAVURES.

L'Hon. Charles Nolin.

Arrivé à la Rivière-Rouge en 1817, le père de Charles Nolin s'établit à St. Boniface, et fit le commerce de fourrures avec les Sauvages. Il épousa Anne Cameron, la fille d'un gentleman écossais, officier au service de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, et mourut à St. Boniface en 1845.

Charles Nolin fut de bonne heure mis sous les soins de Mgr. Provencher, premier évêque de la Rivière-Rouge, qui surveilla son éducation. Quand il fut d'âge à s'occuper d'affaires, il continua à faire le commerce avec les Sauvages, et s'établit ensuite à Ste. Anne, comme marchand. Il est devenu l'un des hommes les plus influents

parmi les Métis, et fut un des premiers à proclamer et soutenir leurs droits comme sujets anglais. Quand le gouvernement provisoire fut établi en 1869, il fut nommé adjudant-général, mais résigna plus tard cette position.

Aux dernières élections générales en 1874, il fut élu par une forte majorité à la chambre locale pour représenter Ste. Anne, et reçut le portefeuille de ministre de l'agriculture.

L'hon. Charles Nolin est aujourd'hui président du comité chargé d'organiser la contribution de Manitoba à l'Exposition Universelle de Philadelphie.

Les minerais de fer, de charbon, d'or, etc.; les produits agricoles, les broderies et autres ouvrages indiens, les fourrures, formeront la masse des objets qu'enverront Manitoba et le Nord-Ouest. Les fourrures seront probablement les plus belles de l'Exposition, le choix étant fait dans le stock de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, par suite d'une entente avec le président de la Commission Canadienne, l'hon. Luc. Letellier de St. Just.

Les membres du comité de Manitoba sont les ministres locaux, les hon. MM. Girard, Bannatyne et D. A. Smith, MM. McKenzie, M. P. P., Cornish, M. P. P., et W. F. Luxton, du *Free Press*. Le secrétaire du comité est M. Thos. Spence, qui est aussi greffier du Conseil Législatif de Manitoba.

## Feu l'Hon. Juge Baudry.

Nous avons l'avantage de présenter à nos lecteurs le portrait de ce magistrat intègre, de ce chrétien vertueux, de ce citoyen estimé, dont nous avons donné la biographie dans un numéro précédent. Nous référons nos lecteurs à ce numéro pour les détails de sa carrière.

## Le Pansement.

Poupée brisée, cœur désolé! Mais le mal n'est pas sans remède. Le bon papa se trouve à la maison, et fume sa pipe du midi. « Viens ici, Finette, a-t-il dit; ne pleure pas; voyons cela; peut-être pourrions-nous la raccommoder. » Les larmes se séchèrent, et l'on procéda à l'examen de la blessure. Le cas est grave, la lésion large et profonde, le bran-de-scie s'écoule, il faut un remède héroïque. Vite, une épingle! Le chirurgien rapproche les chairs palpitantes, c'est-à-dire les bords du coton déchiré; dans un clin-d'œil l'épingle s'insinue en serpentant à travers les tissus; c'est fait, le désastre est réparé. Cependant, le sang, c'est-à-dire la sciure, s'échappe encore un peu. Il faut l'étancher; alors, l'habile papa prend un petit bandeau, l'enroule autour du corps invertébré de la poupée, et l'assujettit au moyen d'une deuxième épingle. Cependant, la malade n'a pas proféré un cri! Quant à Finette, le ciel reluit encore dans ses yeux, le sourire épanouit de nouveau son minois rosé. La guérison est complète. Elle embrasse son bon père, et s'en va jouer, le cœur content.

## Le Salon et le Pavé.

Tout ce que l'on voit du salon, c'est la fenêtre. La lumière y scintille; on devine sur les murs les reflets du feu qui égale l'âtre et réchauffe l'air parfumé. Près de la croisée l'on aperçoit quelques figures. Le givre obscurcit les vitres; mais l'on distingue des jolies femmes, parées de dentelles et de fleurs; des hommes dont les manières et les vêtements annoncent l'aisance et le bien-être. Des coupes de crystal brillent entre leurs mains; des jets de feu, d'ambre et de rubis, révèlent les vins précieux de l'Espagne et de la Bourgogne. Il y a festin. C'est le souper qui termine le bal. Les joyeux propos volent de lèvres en lèvres. Chacun s'amuse; et dans une heure de folle gaieté, l'on dépense des sommes qui suffiraient à nourrir plusieurs familles tout un hiver.

Et sur le seuil de cette maison, sur le pavé du portique, accroupie sur les marches

enneigées, une pauvre mère s'est affaissée. Le mari n'avait plus d'ouvrage. Peut-être que c'était sa faute, et que l'ivrognerie l'avait exclu de son atelier. Il a dû partir; il est allé chercher fortune dans une ville voisine. Et bientôt le loyer doit se payer; la pauvre femme, épuisée par les privations, n'a pu gagner de quoi se nourrir, elle et son enfant. Et le locateur impitoyable est venu tout saisir; la porte s'est refermée sur la malheureuse, elle s'est trouvée dans la rue, au milieu de la grande ville, sans ressources, sans amis. Elle a erré çà et là toute la journée, cherchant un abri, du travail, du pain. La nuit venue, lasse de marcher, elle s'est laissée choir sur les marches de cette somptueuse demeure.

La neige tombe, ses membres s'engourdissent. Elle dort. Plaise à Dieu qu'elle sorte de la fête, les cœurs de ces belles dames et de ces hommes riches soient touchés de pitié, et que la charité chrétienne recueille ces malheureuses, et leur donne du repos et de la nourriture! Certes, le contraste de la scène qu'ils viennent de laisser, et de ce spectacle émouvant, devra réveiller en eux la compassion. Leurs plaisirs ne seraient plus que des remords, s'ils laissaient périr cette pauvre femme et son enfant. C'est la Providence qui l'a conduite. Elle sera désormais à l'abri du besoin.

## Incendie de la Frégate-Ecole le "Goliath."

Un navire en feu présente une des idées les plus effrayantes que l'on puisse concevoir. Se trouver entre deux morts: choisir entre la vague et la flamme. Ou plutôt, être chassé dans l'eau par le feu; car personne n'hésite; on préfère le froid étrangement de l'eau, à l'étreinte épouvantable du brasier. Mais quand ce désastre se produit, comme l'autre jour sur le *Goliath*, dans un navire frété de jeunes vies, rempli de garçons de 10 à 15 ans, la crainte et la pitié nous remuent jusqu'au fond du cœur. On se demande comment ces enfants pourront-ils lutter contre ces terribles éléments. Dans leur panique, ne s'étoufferont-ils pas les uns les autres, ne s'écraseront-ils pas, ne se précipiteront-ils pas au devant de la mort! Mais tel est le pouvoir de la discipline, qu'au premier son de l'alarme, chacun des 400 enfants se rend à son poste, et obéit à la voix du capitaine, tout comme d'habitude, et l'ordre qui règne sur ce navire-école sauve la vie à ces centaines de jeunes marins. Le *Goliath* était commandé par le capt. Bouchier, de la marine royale, qui, avec un état-major d'officiers compétents, avait charge de plus de quatre cents enfants que l'Etat a recueillis, et destine à repeupler ses navires de guerre. Imprudence impardonnable, à bord de cet immense vaisseau de bois, on éclaira à l'huile de charbon! Le garçon chargé de nettoyer les lampes en laisse tomber une. Dans un instant les flammes ont envahi le pont. L'alarme est sonnée; tous les enfants travaillent aux pompes, les officiers font des efforts surhumains pour dompter l'incendie, mais en vain. Et bientôt il devient impossible de dégager les chaloupes, dont les cables sont brûlés.

Il ne reste plus qu'à sauter à l'eau, et le capitaine donne l'ordre aux enfants de se précipiter dans la Tamise et de se sauver de leur mieux. Heureusement que la natation fait partie de leur éducation, et qu'il n'y a que trois cents verges entre la frégate et le rivage. Puis des barges, des bateaux de toute sorte viennent à la rescousse, et recueillent un grand nombre des jeunes garçons, dont quelques-uns nagent jusqu'à terre. Un petit de dix ans refuse de laisser le capitaine. « Vous ne partirez que le dernier, lui dit l'enfant, je veux rester avec vous! » La fille et la femme du capitaine Bouchier se sont sauvées en se laissant glisser le long des cordages. En somme, sur les 450 âmes que renfermait la frégate-école le *Goliath*, il n'en a péri qu'une dizaine; résultat vraiment merveilleux de la discipline et de la présence d'esprit. La reine d'Angleterre fit écrire une lettre au capitaine, le félicitant de sa conduite héroïque et de celle de ses officiers. G. E. D.



Notre prison s'éclaira soudain (p. 51, col. II.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

CHAPITRE VIII

MOBILIS IN MOBILE.

Cet enlèvement, si brutalement exécuté, s'était accompli avec la rapidité de l'éclair. Mes compagnons et moi, nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Je ne sais ce qu'ils éprouvèrent en se sentant introduits dans cette prison flottante; mais pour mon compte, un rapide frisson me glaça l'épiderme. A qui avions-nous affaire! Sans doute à quelques pirates d'une nouvelle espèce qui exploitaient la mer à leur façon.

A peine l'étroit panneau fut-il refermé sur moi, qu'une obscurité profonde m'enveloppa. Mes yeux, imbibés de la lumière extérieure, ne purent rien percevoir. Je sentis mes pieds nus se cramponner aux échelons d'une échelle de fer. Ned Land et Conseil, vigoureusement saisis, me suivaient. Au bas de l'échelle, une porte s'ouvrit et se referma immédiatement sur nous avec un retentissement sonore.

Nous étions seuls. Où? je ne pouvais le dire, à peine l'imaginer. Tout était noir, mais d'un noir si absolu, qu'après quelques minutes, mes yeux n'avaient encore pu saisir une de ces lueurs indéterminées qui flottent dans les plus profondes nuits.



Mes deux compagnons s'étendirent sur le tapis (p. 52, col. II.)

Cependant, Ned Land, furieux de ces façons de procéder, donnait un libre cours à son indignation.

— Mille diables! s'écriait-il, voilà des gens qui en remonteraient aux Calédoniens pour l'hospitalité! Il ne leur manque plus que d'être anthropophages! Jen'en serais pas surpris, mais je déclare que l'on ne me mangera pas sans que je proteste!

— Calmez-vous, ami Ned, calmez-vous, répondit tranquillement Conseil. Ne vous emportez pas avant l'heure. Nous ne sommes pas encore dans la rotissoire!

— Dans la rotissoire, non, riposta le Canadien, mais dans le four, à coup sûr! Il y fait assez noir. Heureusement, mon "bowie-knife (1)" ne m'a pas quitté, et j'y vois toujours assez clair pour m'en servir. Le premier de ces bandits qui met la main sur moi...

— Ne vous irritez pas, Ned, dis-je alors au harponneur, et ne nous compromettez point par d'inutiles violences. Qui sait si on ne nous écoute pas! Tâchons plutôt de savoir où nous sommes!

Je marchai en tâtonnant. Après cinq pas, je rencontrai une muraille de fer, faites de tôles boulonnées. Puis, me retournant, je heurtai une table de bois, près de laquelle étaient rangés plusieurs escabeaux. Le plancher de cette prison se dissimulait sous une épaisse natte de phormium qui assourdissait le bruit des pas. Les murs nus ne révélaient aucune trace de porte ni de fenêtre. Conseil, faisant un tour en sens inverse, me rejoignit, et nous revînmes au milieu de cette cabine, qui devait avoir vingt pieds de long sur dix pieds de large. Quant à sa hauteur, Ned Land, malgré sa grande taille, ne put la mesurer.

Une demi-heure s'était déjà écoulée sans que la situation se fût modifiée, quand, d'une extrême obscurité, nos yeux passèrent subitement à la plus violente lumière. Notre prison s'éclaira soudain, c'est-à-dire qu'elle s'emplit d'une matière lumineuse tellement vive que je ne pus d'abord en supporter l'éclat. A sa blancheur, à son intensité, je reconnus cet éclairage électrique, qui produisait autour du bateau sous-marin comme un magnifique phénomène de phosphorescence. Après avoir involontairement fermé les yeux, je les rouvris, et je vis que l'agent lumineux s'échappait d'un demi-globe dépoli qui s'arrondissait à la partie supérieure de la cabine.

— Enfin! on y voit clair! s'écria Ned Land, qui, son couteau à la main, se tenait sur la défensive.

— Oui, répondis-je, risquant l'antithèse, mais la situation n'en est pas moins obscure.

— Que monsieur prenne patience," dit l'impassible Conseil.

Le soudain éclairage de la cabine m'avait permis d'en examiner les moindres détails. Elle ne contenait que la table et les cinq escabeaux. La porte invisible devait être hermétiquement fermée. Aucun bruit n'arrivait à notre oreille. Tout semblait mort à l'intérieur de ce bateau. Marchait-il, se maintenait-il à la surface de l'Océan, s'enfonçait-il dans ses profondeurs? Je ne pouvais le deviner.

Cependant, le globe lumineux ne s'était pas allumé sans raison. J'espérais donc que les hommes de l'équipage ne tarderaient pas à se montrer. Quand on veut oublier les gens, on n'éclaire pas les oubliettes.

Je ne me trompais pas. Un bruit de verroux se fit entendre, le porte s'ouvrit, deux hommes parurent.

L'un était de petite taille, vigoureusement musclé, large d'épaules, robuste de membres, la tête forte, la chevelure abondante et noire, la moustache épaisse, le regard vif et pénétrant, et toute sa personne empreinte de cette vivacité méridionale qui caractérise en France les populations provençales. Diderot a très-justement prétendu que le geste de l'homme est métaphorique, et ce petit homme en était certainement la preuve vivante. On sentait que dans son langage habituel, il devait prodiguer les prosopées, les métonymies et les hypallages. Ce que, d'ailleurs, je ne fus jamais à même de vérifier, car il employa toujours devant moi un idiome singulier et absolument incompréhensible.

Le second inconnu mérite une description plus détaillée. Un disciple de Gratiolet ou d'Engel eût lu sur sa physionomie à livre ouvert. Je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes—la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec une froide assurance;—le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang;—l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourcilliers;—le courage enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expansion vitale.

J'ajouterai que cet homme était fier, que son regard ferme et calme semblait refléter de hautes pensées, et que de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physiologistes, résultait une indiscutable franchise.

Je me sentis "involontairement" rassuré en sa présence, et j'aurai bien de notre entrevue.

Ce personnage avait-il trente-cinq ou cinquante ans, je n'aurais pu le préciser. Sa taille était haute, son front large, son nez droit, sa bouche nettement dessinée, ses dents magnifiques, ses



Ce personnage avait trente-cinq ou cinquante ans (p. 51, col. II.)

mains fines, allongées, éminemment "psychiques," pour employer un mot de la chiromonomie, c'est-à-dire dignes de servir une âme haute et passionnée. Cet homme formait certainement le plus admirable type que j'eusse jamais rencontré. Détail particulier, ses yeux, un peu écartés l'un de l'autre, pouvaient embrasser simultanément près d'un quart de l'horizon. Cette faculté—je l'ai vérifiée plus tard—se doublait d'une puissance de vision encore supérieure à celle de Ned Land. Lorsque cet inconnu fixait un objet, la ligne de ses sourcils se fronçait, ses larges paupières se rapprochaient de manière à circonscrire la pupille des yeux et à rétrécir ainsi l'étendue du champ visuel, et il regardait! Quel regard! comme il grossissait les objets rapetissés par l'éloignement! comme il vous pénétrait jusqu'à l'âme! comme il perceait ces nappes liquides, si opaques à nos yeux, et comme il lisait au plus profond des mers!

Les deux inconnus, coiffés de bérêts faits d'une fourrure de loutre marine, et chaussés de bottes de mer en peau de phoque, portaient des vêtements d'un tissu particulier, qui dégageaient la taille et laissaient une grande liberté de mouvements.

Le plus grand des deux—évidemment le chef du bord—nous examina avec une extrême attention, sans prononcer une parole. Puis, se retournant vers son compagnon, il s'entretint avec lui dans une langue que je ne pus reconnaître. C'était un idiome sonore, harmonieux, flexible, dont les voyelles semblaient soumises à une accentuation très-variée.

L'autre répondit par un hochement de tête, et ajouta deux ou trois mots parfaitement incompréhensibles. Puis du regard il parut m'interroger directement.



Le Canadien s'était précipité sur ce malheureux (p. 53, col. I.)

(1.) Couteau à large lame qu'un Américain porte toujours sur lui.



plus, et, malgré sa parole, je craignais véritablement une explosion, lorsqu'il se trouverait en présence de l'un des hommes du bord.

Pendant deux heures encore, la colère de Ned Land s'exalta. Le Canadien appelait, il criait, mais en vain. Les murailles de tôle étaient sourdes. Je n'entendais même aucun bruit à l'intérieur de ce bateau, qui semblait mort. Il ne bougeait pas, car j'aurais évidemment senti les frémissements de la coque sous l'impulsion de l'hélice. Plongé sans doute dans l'abîme des eaux, il n'appartenait plus à la terre. Tout ce morne silence était effrayant.

Quant à notre abandon, à notre isolement au fond de cette cellule, je n'osais estimer ce qu'il pourrait durer. Les espérances que j'avais conçues après notre entrevue avec le commandant du bord s'effaçaient peu à peu. La douceur du regard de cet homme, l'expression généreuse de sa physionomie, la noblesse de son maintien, tout disparaissait de mon souvenir. Je revoisais cet énigmatique personnage tel qu'il devait être, nécessairement impitoyable, cruel. Je le sentais en-dehors de l'humanité, inaccessible à tout sentiment de pitié, implacable ennemi de ses semblables auxquels il avait dû vouer une impérissable haine !

Mais, cet homme, allait-il donc nous laisser périr d'inanition, enfermés dans cette prison étroite, livrés à ces horribles tentations auxquelles pousse la faim farouche ? Cette affreuse pensée prit dans mon esprit une intensité terrible, et, l'imagination aidant, je me sentis envahir par une épouvante insensée. Conseil restait calme, Ned Land rugissait.

En ce moment, un bruit se fit entendre extérieurement. Des pas résonnèrent sur la dalle de métal. Les serrures furent fouillées, la porte s'ouvrait, le steward parut.

Avant que j'eusse fait un mouvement pour l'en empêcher, le Canadien s'était précipité sur ce malheureux ; il l'avait renversé ; il le tenait à la gorge. Le steward étouffait sous sa main puissante.

Conseil cherchait déjà à retirer des mains du harponneur sa victime à demi suffoquée, et j'allais joindre mes efforts aux siens, quand, subitement, je fus cloué à ma place par ces mots prononcés en français :

« Calmez-vous, maître Land, et vous, monsieur le professeur, veuillez m'écouter ! »

(A continuer.)

UNE ÉTRANGE MALADIE

Un mal qui répand la terreur. Mal que le ciel en sa fureur inventa pour punir les crimes de la terre.

LAPONTAINE.

Québec, en ce temps-ci, souffre d'une maladie que les pathologistes n'ont pas encore classée, mais qui n'en produit pas moins d'affreux ravages.

Ce mal mystérieux et non catalogué ne se contente pas d'être endémique, à de certaines époques : il se propage aussi de l'un à l'autre, et prend bel et bien le caractère de l'épidémie, quand cela lui fait plaisir.

Toutes les saisons lui sont bonnes.

L'automne nous l'apporte des nuages, avec ses pluies malsaines ; l'hiver le cache dans les plis de son manteau et le secoue sur nos têtes, en tourbillons de neige ; le tiède printemps le distille au fond du calice de ses fleurs et l'insinue dans notre poitrine, sous forme de traîtres parfums ; l'été lui-même, le doux et lumineux été, nous le déverse sans vergogne, à pleins rayons de soleil.

Chose horrible à penser ! les progrès de ce mal étrange sont tellement insidieux, que l'on se réveille un beau matin frappé à mort, sans avoir éprouvé aucun des symptômes qui accompagnent d'ordinaire l'incubation d'une maladie.

Chose plus horrible encore et qui doit faire frémir tout Québécois bien pensant ! c'est lorsqu'on est le plus gravement atteint que l'on croit se mieux porter.

Comme dans certains cas pathologiques où les centres nerveux sont en travail morbide, le cerveau perd la faculté de bien juger de son état ; il se crée des chimères et se berce d'illusions ; il se flagorne, il se flatte, il s'encense... le vaniteux !

C'est au médecin d'avertir le malade, car ce dernier est à cent lieues de se douter qu'il est en train de filer son dernier rond.

Une bien curieuse maladie, n'est-ce pas !

Il n'en meurt pas tous, mais tous en sont frappés.

Les petits et les grands, les jeunes et les vieux, les gras et les maigres.

Les femmes seules en sont exemptes, et encore !

C'est effrayant !

Point de trêve, point de relâche. L'im-

placable maladie, une fois qu'elle a empoigné son homme, ne l'abandonne pas plus que ne le fait le scolopendre, dont les pattes nerveuses sont enfoncées dans une chair palpitante.

Le temps — ce guérisseur universel — loin d'apporter remède à un état si cruel, ne fait, au contraire, que l'exaspérer.

Cela dure ainsi des semaines, des mois, des années même, jusqu'à ce que survienne une autre maladie — une maladie bienfaisante — qui délivre le malade en l'emportant dans un monde meilleur.

Bien qu'il m'en coûte, je veux vous la nommer, cette maladie féroce, afin que son nom soit en éternel opprobre parmi nos compatriotes et les générations futures de Canadiens.

De la sorte, l'histoire pourra redire à nos arrière-petits-fils qu'il fut un temps — vers le XIXe siècle — où un puissant fléau sévit dans la province de Québec et courba, comme le *simoun* des déserts africains, toutes les têtes mâles de la population.

Cette peste, ce fléau, cette calamité nationale se nomme : FIÈVRE ÉLECTORALE !

Ma foi, tant pis ! le mot est lâché, et je ne le retire pas.

La conscience avant tout !

La maladie qui nous occupe a trois phases bien distinctes.

Dans la première, le patient éprouve de vagues désirs de faire parler de lui et de jouer un rôle sur la scène politique. Il lit fiévreusement les journaux et se passionne pour les polémiques courtoises qui s'y livrent. Un bon argument le fait rêver ; une philippique échevelée le ravit ; un éreintement le transporte au troisième ciel.

C'est la phase d'incubation, la phase passive.

La seconde s'annonce plus énergiquement.

Le malade, bourré d'arguments et la tête pleine de discours-clichés foudroyants, se met en campagne à chaque fois qu'une élection pointe à l'horizon. Les portiques d'églises frémissent et les *hustings* tremblent aux éclats fulgurants de son éloquence.

Cette seconde phase dure tant que l'élection n'est pas terminée. Elle est très-souffrante, et le pauvre patient, pendant cette crise, est constamment sous l'empire d'un délire furieux.

Elle se termine généralement par une *soulographie* rabelaisienne.

La troisième phase est bien autrement critique.

Le malade, ici, se prend tout-à-fait au sérieux. Les succès d'éloquence l'ont grisé, et il se persuade avec enthousiasme que la machine politique manque d'un rouage, et qu'il se propose, c'est lui.

Que faire ? Il faut pourtant que la machine politique fonctionne ; la machine politique ne peut pas rester ainsi inactive, faute d'un rouage !

Notre malade se présente ! Il est battu. Il se représente ! Il est rebattu. Il se rereprésente ! Il est rerebattu.

Étonné et consterné de ces défaites successives, le malheureux prend la vie en dégoût. Le chagrin l'empoigne. Les rhumatismes, contractés dans maintes campagnes, s'abattent sur lui en essais féroces. Finalement, il s'éteint ; il meurt d'une candidature rentrée !

Et voilà la machine politique obligée de fonctionner sans un rouage important. Pauvre malade ! Horrible maladie !

Pour le quart-d'heure, c'est le comté de Charlevoix qui a l'avantage de posséder le plus d'individus atteints de la *fièvre électorale*.

La faculté de Québec a été impuissante à contenir l'ardeur morbide de ses patients politiques, et tous, ou à peu près, ont pris leur course vers les rives charlevoisiennes.

De mon bureau, au Château-Richer, je les ai vus passer, ces intrépides harangueurs. Les nazeaux fumants de leurs

chevaux disaient assez leur empressement et la fièvre d'éloquence qui les dévorait.

Que les poings, les bâtons et les cailloux de Charlevoix leur soient légers !

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.  
Château-Richer, 20 janvier 1876.

MEMORIAL NECROLOGIQUE

Nous regrettons d'apprendre la mort de madame Marie-Joséphine-Zoé DesRochers, décédée à Québec, le dimanche 16 janvier, à l'âge de 63 ans.

Cette femme, aussi instruite que pieuse et distinguée, avait épousé en première noce feu M. le docteur Amable Berthelot d'Artigny, et en seconde M. Cyrille Suzor, avocat.

Elle était la mère de mesdames Houle, Faucher de Saint-Maurice et Caron.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

CONTE SERBE

Un paysan et sa femme allaient au marché ; ils vinrent à traverser une prairie fraîchement fauchée. L'homme dit à sa femme :

—Vraiment ! Celui qui a fauché cette prairie a bien fait son travail ; on dirait qu'il s'est servi d'un rasoir.

La femme se mit en colère. —Imbécile ! es-tu borgne ou fou ? Ne vois-tu pas que cette herbe a été tondue et non fauchée ?

Ils traversèrent ainsi toute la prairie, l'homme affirmant qu'elle était fauchée, la femme soutenant qu'elle était tondue. Aucun des deux ne voulait céder à l'autre.

Ils arrivèrent au bord d'un puits plein d'eau. L'homme plongea sa femme dans l'eau :

—Dis, maintenant, que l'herbe est fauchée et non tondue ! Elle continua de soutenir le contraire de ce qu'il demandait.

Alors, il lui plongea la tête sous l'eau. —Ose dire un peu, maintenant, que l'herbe est tondue !

Mais elle sortit une main de l'eau, et, avec deux doigts, elle faisait encore le geste de tondre, comme avec les deux lames des ciseaux.

Ce que voyant, son mari la retira de l'eau.

—Mettons, dit-il, que tu as raison ! J'aime mieux croire un mensonge que de commettre un péché et de rester veuf. Car, comme dit le proverbe, même une mauvaise femme est bonne à quelque chose.

POUR RIRE

Qui répond, paie, dit-on. Voici des réponses qui paient :

Une réponse de médecin peu compromettante : —Docteur, disait une cliente, vous qui possédez à fond l'art de guérir, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé ?

—Je tousse, chère dame.

M. et Mme Prud'homme nous feront toujours rire : —Joseph va marier sa fille à un mécanicien de la ligne de l'Ouest.

—Votre futur gendre a une position bien dangereuse ! lui fait observer quelqu'un.

—C'est vrai, dit le père en se rengorgeant, mais il mène toujours un *certain train*.

A la mairie du dix-huitième arrondissement, un garçon boucher se présente pour se faire inscrire comme électeur :

—Comment vous appelle-t-on ? lui demanda l'employé.

—Comme ça, répond le boucher en mettant deux doigts dans sa bouche et donnant un coup de sifflet.

On l'a mis à la porte.

Un Gascon traversant un bois, est arrêté par un voleur, armé d'un pistolet, qui lui demande la bourse ou la vie.

—L'un ou l'autre ! répond le Gascon, sans dis ! je suis plus généreux que cela, car je vais te donner l'un et l'autre. D'abord je te donne ma bourse, que voici ; en second lieu, je te donne l'avis.....qu'il n'y a rien dedans.

La mère fut bien loin d'être de l'avis de son naïf enfant.

Un jeune et riche Écossais est venu passer l'hiver à Paris, pour se perfectionner dans la connaissance de la langue française.

Sur le même carré que lui, habite un ménage français qui n'est pas toujours d'accord.

Le mari se grise ; sa femme l'attend avec une canne et, dès qu'il rentre, avant même que la porte soit refermée :

—Toi, fait-elle, tu vas étremer ! Et elle le bat.

Le jeune étranger en a naturellement conclu qu'étremer voulait dire, en français, recevoir des coups de bâton.

Le matin du jour de l'An, le concierge monte chez le jeune homme et, avec son sourire le plus aimable :

—Milord va m'étremer, j'espère... selon l'usage.

—Quelle drôle d'idée ! a fait l'Écossais : enfin, si ça peut vous être agréable.

Et saisissant un jone énorme, il a rossé de coups le concierge.

UN EXEMPLE À SUIVRE

Mercredi, 27 janvier, M. le curé Labelle, de St. Jérôme, est arrivé à la tête d'une procession de 44 grands traîneaux, chargés de bois offert par les habitants de St. Jérôme aux pauvres de Montréal. Le Conseil-de-Ville savait ce qui venait, et envoya une députation pour recevoir les donateurs. Une bande de musique, dans une grande voiture traînée par huit chevaux, accompagna la procession à travers la ville, jusqu'aux ruines du *Drill Shed*, dans la rue Craig, où le bois fut déposé. Le Conseil-de-Ville donna ensuite un *lunch* au curé Labelle et ses paroissiens, à l'hôtel du Canada, pendant lequel des discours patriotiques furent prononcés par M. Labelle, le Dr. Prévost, et quelques autres. Le curé de St. Jérôme dit entre autres choses qu'on l'avait si bien reçu qu'il avait envie de se mettre à la tête d'une autre procession de voitures à bois dès le lendemain, pour avoir encore une réception semblable.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un roman canadien, dont les péripéties se rattachent aux événements de 1687 à 1689. Nous nous étions trompé en annonçant dans le premier numéro de cette année que la date de cette histoire était 1757. Ce récit, fondé sur une période critique de l'établissement des Français en Canada, a pour nom : « LE BRANDON DE DISCORDE, OU LE MASSACRE DE LACHINE. » Il ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

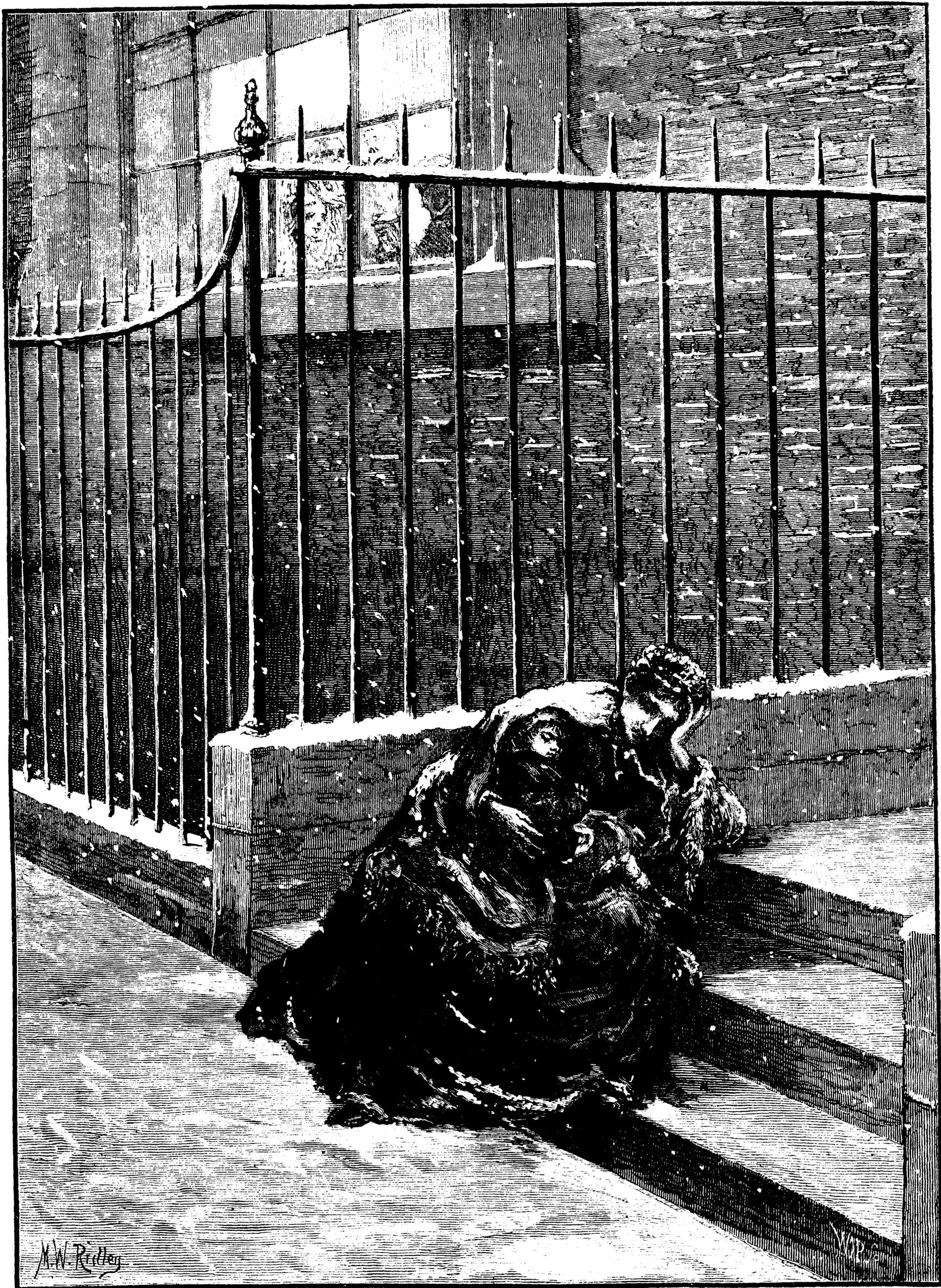
NOS COLLABORATEURS

- L'ABBÉ H. R. CASGRAIN
- P. J. O. CHAUVEAU
- VINCENSLAS-EUGÈNE DICK
- FAUCHER DE ST. MAURICE
- EUDORE EVANTUREL
- HECTOR FABRE
- DR. LÉONARD A. FORTIER
- LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE
- PHILÉAS HUOT
- HUBERT LARUE
- NAP. LEGENDRE
- PAMPHILE LEMAY
- J. M. LEMOINE
- JOSEPH MARMETTE
- M. J. A. POISSON
- BENJAMIN SULTE
- JOSEPH TASSÉ

M. Edouard Barnard nous promet aussi quelques articles sur l'agriculture pratique.

Nous comptons sur plusieurs autres excellents écrivains, dont les uns ne nous ont pas encore donné de réponse formelle, et les autres préfèrent conserver l'incognito pour le présent.

Nous invitons cordialement la jeunesse instruite et studieuse à nous envoyer des essais littéraires de tout genre. Nous leur ferons bon accueil, et publierons les pièces les plus méritoires. Nous espérons aussi que plusieurs bons écrivains qui n'ont pas reçu d'invitation expresse de contribuer à nos colonnes, ne s'en formaliseront pas (il était impossible d'écrire à tous), mais qu'ils nous favoriseront de correspondances quand l'occasion se présentera.



LE SALON ET LE PAVÉ



LE PANSEMENT



observation dans le haut des mâts, scrutaient tous les points de la côte. Des groupes d'officiers qu'on distinguait à leurs uniformes écarlates et à leurs épaulettes d'or, qui miroitaient aux rayons du soleil couchant, cherchaient à découvrir avec leurs longues-vues quelques mouvements autour des maisons, sur les côtes de l'île.

Quelques animaux erraient çà et là dans les champs, mais pas une habitation ne laissait voir le moindre signe de vie.

Cependant si les regards des ennemis avaient pu pénétrer à travers une touffe de feuillage qui masquait un des rochers de la falaise, ils auraient aperçu deux espions canadiens qui, eux aussi, immobiles et silencieux, suivaient de l'œil tous les mouvements qui se faisaient sur le pont des navires, le va-et-vient des chaloupes qui transmettaient les ordres d'un vaisseau à l'autre. On entendait distinctement le son des *bugles* et des trompettes, et même les voix des officiers qui donnaient le commandement.

François Savard, (c'était le nom d'un des espions) était un homme d'une taille athlétique et d'une force musculaire qui n'avait pas son égale dans toute l'île. Sa hardiesse ne le éclairait en rien à sa force. On prétend qu'il avait déjà fait connaissance en plus d'une rencontre avec messieurs les Anglais, qu'il avait échangé avec eux plus d'un coup de fusil, sous les remparts de Carillon et dans les plaines de la *Malanguéba* (Monongahéla). C'était l'homme de confiance de son commandant, M. de Niverville.

Nicette Dufour, qui était assis auprès de lui, avait été de tout temps l'ami de sa jeunesse et le compagnon de ses exploits.

—Qu'en dis-tu, François, dit celui-ci à voix basse ; en voilà qui vont nous tailler de l'ouvrage pour cet été. Vois-tu sur l'avant de ce gros vaisseau cette bande de soldats. Ils ne sont pas habillés comme les autres, ils ne portent point l'uniforme rouge. Ce sont de fiers gaillards, par exemple. Ils ont les genoux à l'air avec de petites jaquettes bariolées autour des reins.

—Tais-toi donc, Nicette, répartit Savard ; tu ne vois pas que ce sont des *Écossois* ; ils portent l'uniforme des montagnards.

—Tiens, c'est la première fois que j'en vois !

En ce moment, un brillant officier d'état-major descendit le long de l'échelle qui venait de s'abaisser sur le flanc du vaisseau amiral et vint prendre place à l'arrière d'une chaloupe.

—Crois-tu, François, reprit Dufour, si nous avions la chance de pincer un de ces beaux officiers, de le faire prisonnier et de l'amener à notre commandant ! Ce serait un beau plumet à notre chapeau. Te souviens-tu de ces deux capitaines anglais que nous avons faits prisonniers sur les bords du lac Champlain ? Ils ont encore eu de la chance de tomber entre nos mains ; car ils auraient été scalpés de bonne heure par nos Abénaquis.

—Morbleu ! grommela entre ses dents François Savard, je conseille à ce petit officier qui s'en va là-bas de ne pas trop s'aventurer sur la grève : il pourrait bien avoir de nos nouvelles. Quand ils auront vu qu'il n'y a pas de monde dans l'île, ils seront bien vite apprivoisés. Ce sera alors le temps de les guetter et de choisir notre embelle. Les deux espions attendirent la brumante avant de se glisser hors de leur embuscade. Leur canot les attendait, caché dans les broussailles de l'Islette ; ils profitèrent des premières heures de la nuit pour gagner, sans être aperçus, l'embouchure de la baie et aller faire leur rapport au commandant.

## IV

Aussitôt que les éclaireurs, détachés de la flotte, se furent assurés que l'île avait été évacuée par les habitants, un camp y fut établi pour le soin des malades et le délassement des troupes, harassés d'une longue traversée. On s'attendait à faire un assez long séjour dans ce mouillage ; car, arrivée à la hauteur du Bic, la flotte avait été divisée en trois escadres, dont celle de l'amiral Durell était la première. Il avait reçu l'instruction de ne lever l'ancre qu'après l'arrivée des derniers trans-

Deux longs mois devaient s'écouler avant cette réunion. Pendant tout ce temps, l'île-aux-Coudres fut le lieu de promenade et de plaisir des soldats et des officiers. Ceux-ci s'étaient emparé des chevaux abandonnés dans les champs et faisaient, en toute sécurité, des excursions et des parties de chasse sur la grève.

Un soir du milieu de juin, nous retrouvons François Savard, Nicette Dufour et le capitaine de Niverville à une lieue dans les montagnes, sur les bords de la rivière du Gouffre, assis autour d'un feu de bivouac, au milieu de quelques familles de l'île.

Ils sont venus apporter des nouvelles à leurs gens, partager leurs craintes et leurs espérances, leur inspirer du courage et de la résignation. Ce groupe d'hommes, de femmes et d'enfants à demi éclairés par les lueurs rougeâtres de la flamme, ressemblerait, en Europe, à un camp de Bohémiens. Ici, on le prendrait pour un parti de sauvages montagnais, attendant le retour des chasseurs.

Les petits enfants, couchés sur des lits de feuillage et de branches de sapins, dorment du profond sommeil de l'enfance ; tandis que leurs aînés folâtraient parmi les arbres, dans le cercle de lumière, ou s'amusaient avec les chiens qui rôdent autour du feu. Les femmes tenant leurs nouveau-nés dans leurs bras, sont assises le dos appuyé aux troncs des arbres. Quelques chevaux attachés aux branches allongent leurs têtes immobiles au-dessus du groupe. Un peu plus loin, un troupeau de moutons et de vaches broutent le feuillage et les jeunes tiges.

—Pensez-vous que les Anglais aient fait du dégât dans l'île ? demande un des vieillards.

—Pas encore, je crois, répond le capitaine de Niverville ; mais ils se sont emparés des maisons du bout d'en bas pour en faire des ambulances ; car ils ont l'air de débarquer beaucoup de malades. Ils ont dressé un grand nombre de tentes vis-à-vis la Pointe de Roches. On voit de longues files d'habitants rouges qui font la parade sur la côte ; on distingue même les sabres et les baïonnettes qui brillent au soleil et l'on entend les roulements des tambours.

Chaque jour il leur arrive de nouveaux vaisseaux : j'en ai compté pas moins de quarante aux environs du mouillage. Hier, dix sont arrivés presque ensemble. L'un d'eux devait porter le général Wolfe, car ils ont fait une grande démonstration : les navires étaient pavés et tous les matelots étaient montés dans les mâts, rangés debout, en file sur les vergues. Chaque vaisseau a tiré une salve de coups de canon.

—Que Dieu nous soit en aide, soupira une des femmes en essayant quelques larmes. Qu'allons-nous devenir ? Est-ce vrai qu'ils ont une autre armée qui vient par le lac Champlain ?

—Le général Montcalm est prêt à les recevoir, reprit François Savard, sans répondre directement à cette question.

—Dis donc, François, interrompit le capitaine de Niverville, est-ce qu'il n'y a pas, parmi vous autres quelques braves capables d'aller faire une descente dans l'île et de nous emmener des prisonniers ? nous pourrions en tirer des renseignements bien utiles pour notre général.

—Hum ! répartit le sergent Savard, il y a plus de risques d'être faits prisonniers que d'en ramener. D'abord, nos Abénaquis ne veulent pas entendre parler de traverser ; ils ont peur d'être cernés (1). Il y a encore pourtant des hommes déterminés parmi nos miliciens.

Savard ne voulut pas en dire davantage devant sa femme et ses enfants, de crainte de les effrayer ; mais au premier mot de son capitaine, sa résolution avait été prise et son plan arrêté.

(1) " Les sauvages qui avaient été envoyés à la Baie-Saint-Paul sous le commandement de M. de Niverville n'osèrent pas s'aventurer dans l'île-aux-Coudres, malgré toutes les sollicitations que leur en fit cet officier. Ils craignaient d'y être cernés." *Relation du siège de Québec, publiée par le département de la guerre à Paris.*

H. R. CASGRAIN.

(A continuer)

## DE LA BONNE VOLONTÉ

TRAVAILLONS

Entre quarante et cinquante ans, le soleil de la vie commence à descendre vers l'horizon, nous sommes à l'âge où le présent passe devant nous comme une image sur une glace, où les souvenirs de notre enfance et de notre jeunesse nous enivrent, cependant encore, de leur fraîcheur printanière. Engagés dans une route hérissée d'obstacles et de périls sans trop savoir où elle va, nous la poursuivons, tantôt avec insouciance, tantôt avec une aveugle confiance, et souvent avec courage ; nous nous surprenons déjà à jeter un regard en arrière sur notre jeunesse impétueuse et altérée de jouissances ; nous nous habitons à voir s'éloigner de nous temps des illusions où l'on court étourdiment dans les sentiers fleuris. Notre âme s'attriste, nos pensées s'assombrissent, et c'est alors que nous concevons que la vie est une échelle double que l'on monte lestement, d'un côté, avec l'espérance d'atteindre le bonheur, et que l'on descend, de l'autre, en tremblant, sans avoir pu le saisir.—Et quand nous voyons disparaître pour toujours les êtres dont le suffrage et l'affection étaient au nombre de quelques éléments du bonheur que nous recherchions incessamment, une voix puissante nous dit que les richesses sont méprisables, les arts futiles, et la gloire même, une fantaisie ridicule.

Comment nous défendre alors de la triste conviction que tous les ouvrages de l'homme doivent être successivement réduits en poudre sous les pieds du temps et dispersés par le vent de sa course ?

Ces quelques réflexions, bien propres à effrayer plus d'un aimable lecteur et d'une timide lectrice, ne sont point faites pour trahir notre découragement ou notre misanthropie. Non : des sentiments puisés d'une source plus salubre nous soutiennent au milieu des ruines qui nous contristent et nous menacent, et nous font même compter à notre profit les chances incertaines de la vie.

Dans un âge où l'intelligence et le cœur ont de l'activité et de la puissance, nous sommes convaincus qu'il faut continuer à amasser pour la vieillesse des trésors de connaissances et de bons souvenirs ; tout le monde sait que les gens qui recherchent et dispensent les plaisirs ne sont guères épris des fronts ridés. La prudence est la fille de la sagesse ; eh ! bien, prenons nos mesures pour éviter un terrible racornissement dans les déserts de l'ignorance sur nos vieux jours.

Malheur au vieillard, nous assure-t-on, qui ne sait pas se suffire à lui-même et qui attend tout son bonheur d'autrui !

Reposant sur la sympathie de ceux rendus comme nous à l'âge mûr, nous unissons volontiers nos faibles efforts aux leurs pour cultiver dans *L'Opinion Publique* le champ de nos connaissances, dans un but d'utilité commune. A la jeunesse active, éclairée et studieuse de répondre à l'appel bienveillant, et confiant en même temps, qui lui est faite : à elle d'aller butiner dans les prés fleuris et embaumés de la littérature canadienne et de venir verser dans la coupe amère de nos déceptions quelques gouttes d'un précieux nectar qu'elle seule peut nous offrir. En retour des fleurs et des haumes qu'elle nous présentera, nous devons cueillir pour elle les meilleurs fruits que nous trouverons sur notre route ; et dans cette communauté d'intérêts littéraires et scientifiques, nous agrandirons avec plaisir le cercle de nos connaissances, nous ferons de précieuses réserves pour l'avenir, et serons en possession d'un moyen efficace pour combattre les heures d'ennui, d'attente et de douleurs que nous avons à subir entre notre naissance et notre fin.

Nous renouons, et pour cause, à suivre l'imagination dans son vol à travers les libres espaces de l'infini, et ne voulons nullement nous épuiser à donner à nos chimères les couleurs de la réalité ; nous désirons nous attacher au vrai et à l'utile surtout. Loin de nous la prétention de rechercher, à l'exemple du savant Huet, si le présent que fit Eliézer à Rebecca était

un ornement destiné aux oreilles ou au nez—question qui, malgré d'érudites et longues dissertations, n'a pu être entièrement résolue—et nous ne chercherons pas davantage à connaître si Plante, dans un endroit où il fait parler un pédagogue qui menace un écolier de lui *z'ôter le cuir-fieret corium tam maculosum quam matricis pallium*—a voulu en effet comparer le dit cuir au tablier gâté d'une nourrice—*matricis*—ou au manteau de diverses couleurs d'une courtisane—*meretricis*—ou en core à la peau mouchetée du serpent *matrix*—*matricis*—question non encore résolue définitivement.

L.-A. F....

Ste. Scholastique, janvier 1876.

## HYGIÈNE

Si une personne mange entre les repas, le travail de la digestion des aliments déjà contenus dans l'estomac est arrêté jusqu'à ce que les aliments pris en dernier lieu soient rendus à la même condition de ceux avalés durant le premier repas. Voulez-vous une comparaison ? lisez : Si vous plongez un morceau de glace dans un chaudron rempli d'eau bouillante, l'ébullition cessera jusqu'à ce que la glace fondue arrive au même degré de chaleur que l'eau déjà contenue dans le chaudron, et alors le tout continuera de bouillir.

Mais c'est une loi de la nature que toute nourriture se gâte après avoir été exposée à la chaleur et à l'humidité pendant quelque temps. Si on fait un repas et que, deux heures après, on en fasse un autre, ces deux repas resteront dans l'estomac plusieurs heures avant d'être digérés.

Peut-on se figurer, sans un horrible dégoût, que l'on ait avalé une telle quantité de nourriture dans l'estomac, laquelle forme un mélange gâté, mélange qui ne peut guère servir au procédé de la nutrition et à faire du sang pur ? Il n'est guère surprenant que la *dyspepsie* ait une si grande variété de symptômes, et que l'on accuse des douleurs, ici et là, quand il n'y a peut-être pas une seule goutte de sang pur dans toute l'économie. De là les nerfs, qui sont nourris par un sang impur et imparfait, deviennent malades ; ils se plaignent qu'ils ont faim, et, comme un homme affamé, ils sont sans repos, chétifs et alarmés. On est convenu d'appeler cet état : *debilité accrue*. Dites-nous maintenant, avez-vous connu un homme quelconque, souffrant d'une *debilité accrue* de l'estomac, qui en soit arrivé à cet état après avoir vécu régulièrement ?

L'estomac est fait d'un grand nombre de petits muscles qui nous apportent leur part de travail dans le procédé de la digestion. Tous les muscles du corps humain doivent avoir un temps de repos.

Le cœur lui-même, si actif, est à l'état de repos un tiers du temps. L'œil peut se mouvoir dans une seconde, mais il ne pourrait pas durant cinq minutes consécutives. Les mains et les pieds doivent se reposer ; il en est de même pour les muscles de l'estomac ; ils ne peuvent être en repos que quand ils n'ont pas d'ouvrage, quand l'estomac est vide, à cinq heures d'intervalle ; et, en mangeant trois fois par jour, cet organe est en activité depuis les déjeuner jusque vers dix heures du soir.

Un trop grand nombre malheureusement mangent capricieusement à l'heure du coucher, et, tandis que le reste du corps se repose, l'estomac travaille ardemment jusqu'à l'heure du déjeuner. Nous le répétons, il n'y a pas grand prodige si l'estomac a perdu son pouvoir d'action, s'il fonctionne mal. Combien de filles deviennent dyspeptiques parce que, étant constamment à la maison, elles croquent une bouchée par-ci par-là ! Si on y réfléchissait un peu, les médecins auraient moins de besogne, et la maladie diminuerait.

## PAROLES D'OR

—Parler, c'est dépenser ; écouter, c'est acquérir.

—Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

—L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.

—Il est d'une grande âme de se venger des injures par des bienfaits.

—Rendons le bien pour le mal ; les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

—On doit tout pardonner aux autres plutôt que de se passer la moindre faute à soi-même.

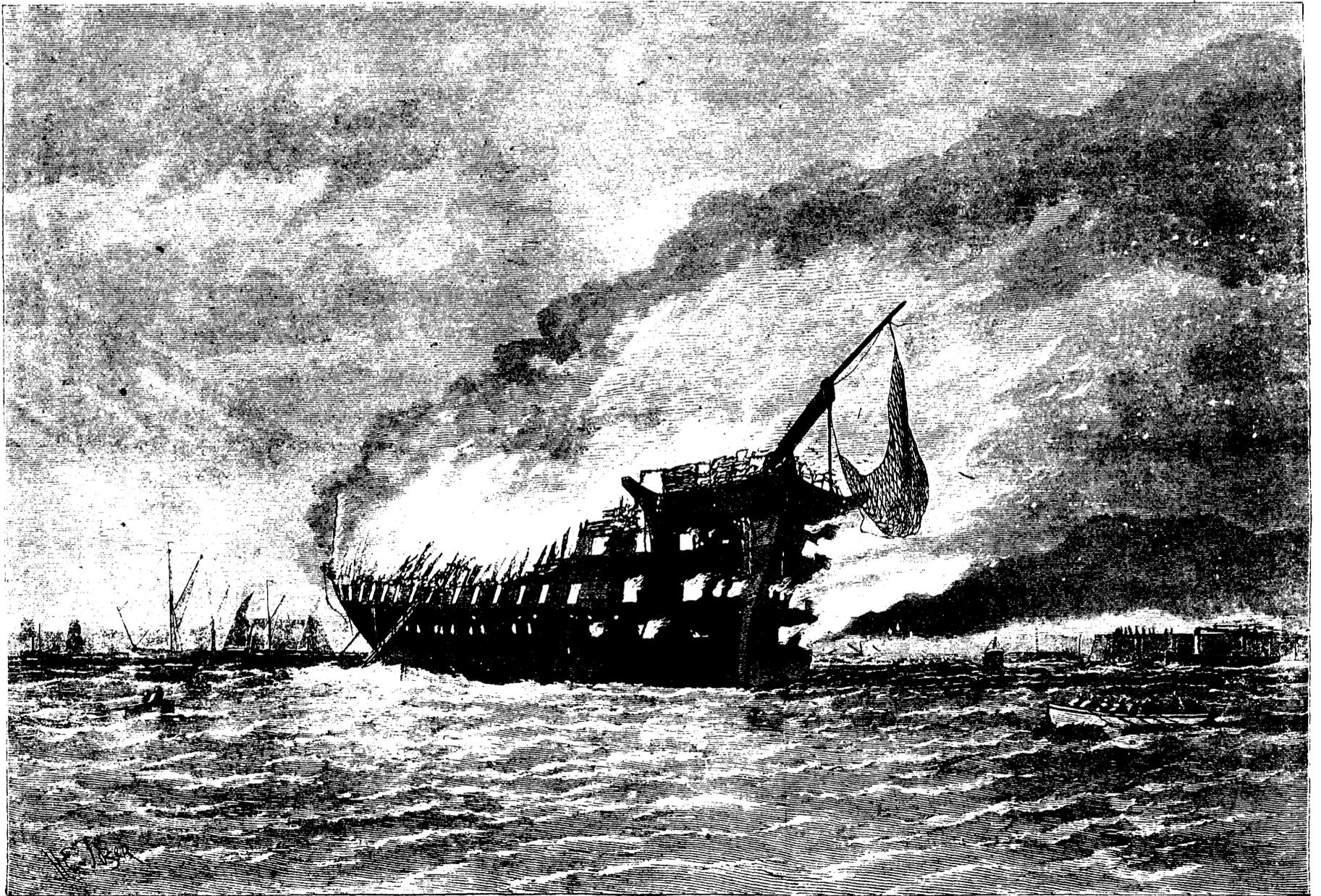
—Le talent le plus rare et le plus nécessaire, c'est de savoir parler à temps et se taire à propos.

—Il y a quelquefois beaucoup d'esprit à n'en pas montrer et surtout à ne pas paraître s'apercevoir que les autres en manquent.



FEU L'HON. JOS. UBALDE BAUDRY—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PAR GRENIER

L'HON. CHARLES NOLIN, DE MANITOBA



INCENDIE DE LA FRÉGATE-ÉCOLE, LE GOLIATH, DANS LA TAMISE, PRÈS DE LONDRES



LE JEU DE DAMES

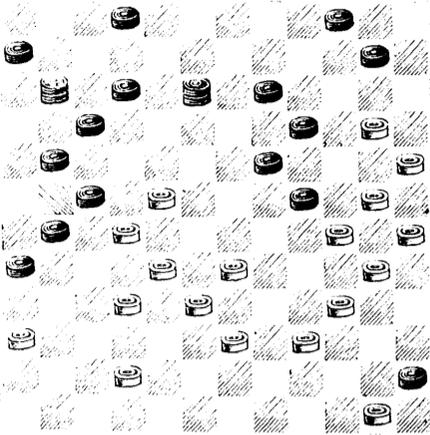
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer et pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 9

Par C. Gosselin, Montréal

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 7

Table with columns 'Les Blancs jouent de' and 'Les Noirs jouent de' showing game progress.

Solutions justes du Problème No. 7

Montréal: T. Berthiaume, W. Rousseau, G. Massé, P. Tardif, Hector Pellerin et J. Lalonde.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Market price table for flour (FARINE), grains (GRAINS), vegetables (LÉGUMES), dairy (LACTIÈRE), poultry (VOLAILLES), meat (VIANDES), and other goods (DIVERS).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock including beef, sheep, and pigs.

L'incorporation de compagnies pour la transaction de vastes entreprises devient de jour en jour plus fréquente en Canada.

Des compagnies anonymes pour la manufacture d'articles, jusqu'alors importés pour le développement des ressources du pays, se forment de toutes parts, et l'établissement de compagnies financières basées sur des capitaux canadiens, est aussi fréquent.

C'est ainsi que la 'Siadecout', Compagnie d'assurance contre l'incendie, No. 13, Place d'Armes, à Montréal, vient augmenter le nombre des institutions purement canadiennes.

PROSPECTUS

Canadian Mechanics' Magazine

AND

PATENT OFFICE RECORD

POUR L'ANNEE 1876.

A l'occasion de la NOUVELLE ANNEE, le 4ème et prochain VOLUME de cette utile publication sera donné à nos lecteurs dans une forme considérablement améliorée.

Grâce à un arrangement plus méthodique des matières, les lecteurs pourront lire et recourir à la table plus commodément, et les colonnes d'annonces seront classées et imprimées de manière à frapper le regard des personnes en quête d'informations.

Chaque numéro de la Revue contient 16 pages de texte, ainsi qu'un nombre égal de gravures. Il n'existe aucun ouvrage de ce genre contenant d'aussi nombreuses illustrations.

Comme c'est la seule Revue de cette nature publiée en Canada, elle ne peut, ainsi que cela a lieu dans des pays plus anciens et plus peuplés, être exclusivement consacrée à quelques classes spéciales; on s'est en conséquence obligé de comprendre dans ses pages la plus grande variété de sujets possibles, de façon à ce que toutes les personnes qui s'occupent des diverses branches de Mécanique Industrielle puissent y trouver avantage et profit.

La Revue, en outre, ne comprendra pas seulement toutes les correspondances originales, les informations utiles, les dessins de machines, les inventions purement Canadiennes, aussi bien qu'un catalogue d'articles récents, intéressants, et des illustrations des meilleurs journaux scientifiques du jour, mais elle deviendra la feuille par excellence chargée de transmettre les informations aux étrangers sur tous les sujets concernant les intérêts manufacturiers et industriels du Canada; ce qui est un objet de très-sérieuse importance.

Afin de réaliser et d'atteindre le mieux possible ce dernier but, la Revue ouvre ses colonnes aux discussions sur tous les sujets d'utilité pratique, et les informations concernant nos Manufactures, nos Travaux Publics, nos Mines et autres matières d'importance appartenant au Canada.

Le principal but de la Revue ne consiste pas seulement à répandre les nouvelles scientifiques parmi les classes industrielles, mais aussi à contribuer à l'instruction des jeunes ouvriers.

A cet effet, lorsque cela sera nécessaire, nous imprimons, à l'occasion, un nombre de copies extra du numéro de la Revue, afin de pouvoir répondre aux demandes des nouveaux souscripteurs.

Les matières contenues dans la Revue formeront à la fin de l'année, non seulement un volume important d'informations scientifiques, mais elles renfermeront encore les

Éléments de l'Éducation Mathématique et Mécanique.

Les informations générales qu'embrasse la Revue sont les suivantes:

- Arts et Science, Travaux de Plombier, Architecture, de Forge, Génie Civil et Mécanique, Ameublement et Tapiserie, Travaux de Construction, Inventions, Manufactures, Carrosserie, Travaux de Charpente, Instruments d'Agriculture, de Plâtrage, Commerce et Agriculture, de Peinture.

Afin de rendre l'ouvrage plus intéressant et plus utile encore, nous consacrerons dans chaque numéro deux pages ou plus à des lectures domestiques, pour

LES MEMBRES DES FAMILLES OUVRIÈRES.

Aucune autre contrée n'édite un journal publiant la Liste des Brevets (patentes) officiels.

Cette dernière forme un annexe à la Revue, et représente une moyenne de 150 inventions nouvelles dans chaque numéro, les spécifications appartenant à chacune d'elles y comprises. C'est le seul Catalogue Officiel publié dans la Puissance.

Le prix du Catalogue Officiel du bureau des patentes à Washington seulement est de \$6 par année.

Aucune Revue, actuellement en cours de publication, n'offre aux Manufacturiers ou aux divers classes d'ouvriers, pour un prix aussi modique que le nôtre, des informations aussi générales et aussi utiles; et nous n'épargnerons rien pour remplir ses colonnes de matières instructives et intéressantes pour les maîtres et les ouvriers.

Le public peut être assuré que nous nous efforçons par tous les moyens possibles que suggère l'expérience, de rendre notre Revue Populaire, Instructive et Intéressante, et si les Manufacturiers et les Ouvriers de la Puissance nous donnent l'appui que mérite et requiert un ouvrage de cette valeur, non seulement pour ceux immédiatement intéressés à son contenu, mais pour le public en général, ainsi que pour les intérêts de la Science, des Manufactures et l'Industrie du Pays dans lequel nous vivons, nous sommes assurés, avec le temps, de faire de notre Revue une

PUBLICATION HEBDOMADAIRE.

Le prochain volume présentera sur sa couverture un magnifique dessin artistique, et sera imprimé avec un nouveau caractère. Les pages en seront coupées et cousues, et une fois relié, l'ouvrage contiendra une source d'informations utiles et intéressantes.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION

Table with columns for 'Une Copie, pour un an' and 'Copies séparées' with prices.

On peut s'abonner à toute époque de l'année.

Rédigé par G. B. BURLAND, F. N. BOXER, Architecte, Administrateur Gén.

Publié par la Cie. de Lithographie Burland-Desbarats à son nouvel Etablissement, rue Bleury, Montréal.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital. - - - - - \$6,000,000

Actif Disponible. - - - - - pres de \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Gérant Général: ALFRED PERRY. Assist. Gérant: DAVID L. KIRBY.

Vice-Président: JOHN OSTELL. Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Table listing gold assets: Bons et autres valeurs et espèces des Etats-Unis, Bons du Havre de Montréal, Stocks de Banques, Hypothèques sur immeubles, Fonds consolidés de la Cité de Québec, Billets Recevables pour Primes de la Marine, Balances des agents non encore transmises, Divers Comptes dus à la Compagnie pour Sauvetage, Assurances renouvelées, Amblement - E.-U. et Canada, Espèces en main et en dépôt.

PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dus par la Compagnie \$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

7-1-45

Lithographie Typographie Gravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TÊTE DE COMPTE la plus amie, jusqu'à la PANCARTE la plus élégante.

L'OPINION PUBLIQUE MONTREAL.

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie.,

652, RUE CRAIG, Près de la Rue Bleury.

MACHINE A LAVER DE BUNNELL,

TORDEUSE ET REPASSEUSES.

Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes es Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LEICESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi CARRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR, AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pastules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par l. malle recevra une bouteille par la malle suivante.

Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875. Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 190, Rue St. Laurent. 7-1-11

AVIS.

DEMANDE sera faite au PARLEMENT DU CANADA, à sa prochaine Session, pour amender la Charte de

"LA BANQUE DES PROVINCES-UNIES,"

en changeant son nom et aussi le Chef-Lieu ou Place d'Affaires d'icelle, et pour d'autres fins.

ROBERT ARMOUR, AVOCAT DES PETITIONNAIRES.

BOWMANVILLE, 2 Décembre 1875

7-1-5

CARLESANG, C'EST LA VIE.

CELEBRE

PURIFICATEUR DU SANG

DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR,

nettoie et élimine du sang toutes les impuretés et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies

- les Plaies Ulcérées sur le Cou, les Plaies Ulcérées sur les Jambes, les Boutons Noirs sur la Figure, les Scorbut et ses suites, les Ulcères cancéreux, les maladies du Sang et de la Peau, les Enflures Glandulaires, Élimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité.

Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDECINES PATENTÉES de l'univers.

Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste,

APOTHECARIEN HALL, LINCOLN, ANGLETERRE.

Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERCER & Cie., MONTREAL

Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 7-1-22

Coutellerie

FOURCHETTES ET CUIILLERS, S. HUILLIERS, placés à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGNES D'ORSEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal. 7-1-18

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au No. 319, rue St. Antoine, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.